



Sella et « le rêve d'Agen »

Quand nous avons reçu l'invitation pour la remise de votre légion d'honneur, nous avons été surpris. Nous étions persuadés que vous l'aviez déjà reçue.

Non. Je faisais partie de la promotion du 14 juillet 2015, mais elle ne m'a pas encore été remise.

Ce n'est pas cela, nous pensions que vous l'aviez reçue il y a 20 ans au moins, au regard de vos exploits sportifs !

On me l'avait proposée mais je l'ai refusée à l'époque. C'était à la fin des années 1990.

Pourquoi l'aviez-vous refusée ?

J'étais trop jeune. Il y avait l'idée de me décorer de cette médaille au regard de ce que j'avais fait en équipe nationale, mais je ne me sentais pas de la recevoir. Le temps est passé, d'autres actions ont été menées. C'est de ce « tout » que la proposition a émané il y a deux ou trois ans.

Qui a proposé votre nom ?

Une personne de la région parisienne, engagée dans l'association Les Enfants de l'Ovale, Philippe Legras.

C'était important, pour vous, que cette légion d'honneur dépasse le cadre sportif ?

Oui, même si cette période fut une très belle page de communion avec le public. Même si j'ai arrêté l'équipe nationale il y a plus de 20 ans, je continue à ressentir cette relation. Après, il y a eu un parcours avec des moments plus difficiles, avec des hauts et des bas. Ce parcours, aujourd'hui, en étant un senior, à 54 ans, comprend la vie de famille, la vie professionnelle et mon investissement associatif. Ce côté associatif est très important, car il fait ressortir un trait important de mon caractère, celui de l'homme qui aime les échanges. J'aime donner et recevoir en échange un sourire. Cet engagement, c'est un devoir humain pour moi. J'ai souvent eu des demandes d'actions solidaires sur Agen. J'y ai toujours répondu en fonction de ma disponibilité.

Et puis ces engagements se sont concrétisés avec la création des Enfants de l'Ovale, dont vous présidez le conseil d'administration. Comment est née cette association ?

Des rencontres sportives, de mon parcours professionnel et associatif, est né autour de moi le Club 111 (le chiffre symbolise le nombre de sélections de Philippe Sella en équipe de France). En 2002, les membres fondateurs, des proches, se sont réunis pour un séminaire à Villeneuve-sur-Lot. L'idée était de mettre en place une action de solidarité. La réflexion a vite tourné vers une association qui viendrait en aide à des jeunes issus de milieux défavorisés ou en mal de repères.

Quelles sont les missions des Enfants de l'Ovale ?

Accompagner les jeunes sur trois points : l'éducation par le sport, et en particulier le rugby, c'est-à-dire prendre du plaisir en jouant au rugby ; l'éducation générale, avec la scolarisation, l'accompagnement et l'éveil à la vie ; enfin la nutrition et la santé. Elle intervient dans 7 pays (France, Maroc, Sénégal, Côte d'Ivoire, Mali, Niger et Madagascar), au sein de 12 centres qui accompagnent 1 400 jeunes. En France nous avons deux centres à Viry-Châtillon et Sannois. Plus de 6 000 jeunes sont passés dans nos centres depuis leurs créations.

Sur les photos de votre carton d'invitation, on ne vous voit pas avec le maillot du XV de France ou soulevant le Brennus, mais toujours au milieu d'enfants...

(Il nous coupe) Cela a une importance parce qu'il y a ce côté don de soi qui n'est jamais facile à montrer. Au-delà de toutes les composantes de ma vie, c'est un véritable coup de cœur cette solidarité et ces échanges avec les enfants. L'ancien joueur, on n'a plus besoin de le présenter.

Ce n'est pas trop pesant d'être Philippe Sella parfois ?

L'enthousiasme, le rapport avec les autres dans les stades, cela me ramène toujours à la jeunesse. Ce lien avec les autres, qui viennent demander une photo, un selfie comme on dit aujourd'hui, cela me rappelle le bonheur que cela peut apporter lorsqu'on est de l'autre côté. C'est ce que je m'efforce de faire comprendre à nos jeunes en devenant. Le joueur de rugby est là pour être meilleur que son adversaire, mais aussi pour partager une émotion. Après est-ce que c'est dur à vivre ? Il vaut mieux être aimé que détesté, apporter du bonheur et avoir cette ouverture sur les autres, plutôt que de se refermer. Moi, la notoriété, cela ne m'a pas pris la tête. Attention, personne n'est parfait, chacun a des qualités, des défauts, mais il faut être soi-même. Quand j'étais minot, que j'allais à l'école de rugby de Clairac à vélo, si je croisais un agriculteur au loin sur son tracteur, je levais la main pour dire bonjour. Ce contact, cet échange, c'est naturel chez moi. Cela fait partie de la simplicité de la vie, un sourire, un geste, un bonjour, c'est un premier contact.

En même temps, vous ne vous livrez pas facilement.

Je suis quelqu'un de timide, de réservé, qui peut parler très peu. Bien sûr, si on m'engage dans une discussion passionnée, sur le rugby par exemple, je peux être long, parfois trop, on me le fait remarquer. Le rugby m'a beaucoup apporté en termes de confiance en moi. L'école donne les connaissances plus que l'éducation proprement dite. Cette éducation, je l'ai acquise au rugby, mais je me suis aussi beaucoup nourri des personnes de mon entourage, du savoir des autres. Ce côté réservé, où l'émotion affleure souvent, il est très fort chez moi. C'est le sport qui m'a appris à mieux le maîtriser, notamment



avant les rencontres. Le lien avec l'autre est important, ce contact pour apporter au coéquipier.

Cette Légion d'honneur, vous auriez très bien pu la recevoir à Paris, sous les ors de la République, et pourtant vous avez choisi de la recevoir à Agen.

Je sais que pour la demande de la Légion, plusieurs courriers ont transité via le président de l'Assemblée Nationale, Claude Bartolone. Il est certain que plusieurs personnes auraient souhaité me la remettre à Paris, mais il me semblait naturel de le faire en Lot-et-Garonne, là où je vis, à la mairie d'Agen dont je suis voisin.

Agen, c'est quoi pour vous ?

Cela représente un rêve. Je peux le dire aujourd'hui, enfant, j'ai fait le rêve d'Agen. Je suis issu d'une famille sportive. Mon père était cycliste, puis rugbyman. Mon oncle était basketteur. Mon frère, mes cousins, tout le monde faisait du sport. J'ai épousé une sportive. Mon épouse, « Josy » faisait du handball et du ski. Quand j'étais à Bourran, dans la ferme familiale, on regardait les matchs du Tournai, les phases finales. Je me souviens de la finale 1976 que j'étais allé voir à Frégimont avec des copains. Je sillonnais la campagne lot-et-garonnaise à mobylette, drapeau bleu et blanc au vent, j'avais 14 ans. Agen avait gagné Béziers ce jour-là, j'étais heureux.

C'était un rêve partagé par la famille.

(Il marque un temps d'arrêt) J'ai un cousin qui a joué pour les juniors du SUA, Thierry Fanton. Il s'est tué en tombant dans les tribunes du Parc des Princes, le soir de la finale 1984. Cela devait être un week-end de fêtes et ce fut un moment très dur. Je partais dans la foulée pour la tournée en Nouvelle-Zélande. Je lui ai entièrement dédié ce moment. Son père, un cousin, un italien comme il y en avait beaucoup à Bourran, était forgeron. Son atelier était rempli de photos du SUA. Je m'en souviens encore. Je les regardais, les yeux écarquillés, lorsqu'on emmenait le tracteur à réparer. Il ne parlait que d'Agen. Cela a dû me mettre la puce à l'oreille. Mon rêve est devenu réalité.

Comment s'est-il accompli ?

Il y a eu ce concours du jeune rugbyman que j'ai remporté alors que j'étais à l'école de rugby de Clairac. Marmande m'avait fait un appel du pied. Et puis il y a eu Agen et l'entrée au lycée technique qui m'était promise. C'était la saison 1978-1979. J'étais allé voir le SUA en demi-finale à Bordeaux. (les souvenirs lui reviennent encore, tout aussi forts) Il y avait aussi ce match de Jean-Pierre Rives que j'étais venu voir à Armandie. Rives, il jouait à Toulouse, c'était mon idole. Je voulais lui ressembler, plaquer comme lui, jouer 3e ligne comme lui. Ce que j'ai fait en scolaire. Je suis resté jusqu'à la fin du match. Je m'étais promis d'aller lui parler. Ils ont mis un temps à sortir du vestiaire ! Au final, je ne lui ai pas dit un mot, je l'ai à peine touché, timidement, mais j'étais content. Je suis quand même allé jusqu'à me teindre en blond pour lui ressembler. Je voulais être Casque d'Or. Cela a duré un quart d'heure.

Cette école de rugby, à Clairac, elle a compté pour vous !

C'est Vincent Milan qui l'a porté à bout de bras. On a commencé à sept. Il faut savoir qu'à Clairac il y avait un

club de rugby à 13, j'y ai d'ailleurs joué et gardé la façon de plaquer, un club à 15 et du football. Le terrain de foot, j'y ai tapé quelques ballons puisqu'il se trouvait devant chez mes parents. De Clairac, je me souviens de cette bonne petite équipe de cadets que nous avons. En cadets première année, nous n'avons pas gagné un match !

Philippe Sella a donc connu une saison sans une victoire !

Bon j'étais surclassé, c'est vrai, et on a quand même fait un match nul. C'était contre Casteljaloux, il y avait Jean-Marc Paillaugue, le père de Benoît, en face. Il s'est mis à neiger, neigé, incroyable, on tenait le match nul, on ne voulait pas perdre, on attendait que l'arbitre arrête le match à cause de la neige et il l'a fait. Quelle délivrance. En cadets deuxième année, changement de cadence, nous étions un groupe de 17 très unis et nous avons gagné le titre départemental, en battant notamment la réserve du SUA à Colayrac. Nous avons été finalistes du Périgord-Agenais contre Bergerac. Pour les phases finales du championnat de France, nous allons à côté de Langon, affronter Gujan-Mestras. Tout le monde nous parlait d'un joueur très rapide, insaisissable, c'était Patrice Lagisquet ! Quelques années plus tard il m'a avoué que de leur côté, on leur chauffait les oreilles sur un arrière de Clairac, un peu fou, qui remontait tous les ballons. Avec Patrice, on s'est retrouvé sur les cendrées, car, moi comme lui, je faisais de l'athlétisme, un sport qui m'a beaucoup apporté pour la coordination. Il m'a souvent battu, sur 100 et 200 mètres, et moi je n'ai gagné qu'une fois face à lui, en équipe, grâce au 4 fois 100 mètres.

Et Agen est venu à vous.

Quand j'ai muté à Agen, je me suis dit « wouahou » ! Rêver ce n'est pas illusoire, c'est se donner les moyens, des capacités, un but, une route. Mais je veux revenir sur cet environnement de la cellule familiale à Bourran, où nous vivions entre frère, cousins, père, mère, oncle, tante, à la ferme, comme celui de l'école de rugby de Clairac. La volonté nous appartient à chacun, mais le fait de se nourrir des autres c'est important. J'ai joué mon premier match avec Agen contre Albi, en janvier 1981. Certains ont découvert un fou. J'étais arrière, je contre-attaquais de partout ! Un peu plus de six mois plus tard, pour le bouclier d'automne, nous affrontions le grand Béziers, avec Estève, Vaquerin et compagnie. Vous ne pouvez pas imaginer le bonheur que j'avais. J'ai contre-attaqué de partout ! Il faut avoir une part de folie. Trois ou quatre mois après, ils m'ont fait passer au centre. Il faut dire que de mes pieds je ne m'en servais jamais, à part pour monter dans le bus. Ma première au centre, c'était contre une sélection italienne. Avec ma fougue, je me suis fait prendre en défense, mais j'avais pour moi ce côté explosif qui me permettait de rattraper les coups. Après j'ai beaucoup appris et je me suis beaucoup servi de la technique d'un Philippe Mothe à Agen ou d'un Didier Codorniou en équipe de France. J'ai cette fierté d'avoir pu proposer un jeu différent dans ma seconde partie de carrière.

Comment s'est passée votre intégration ?

Il y avait la famille Tolot, Erbani, qui, par la suite, sont devenus les parrains des enfants et vice-versa, mais Bernard Viviès a vraiment joué le rôle du grand frère. Il m'a montré ce qu'était le SUA... et le café de la Poste ! Durant cette période mon surnom c'était « le bébé ».



Agen c'est aussi pour moi la rencontre de mon épouse, Josiane. Elle m'a entraîné. Elle était issue d'une famille rugby puisque mon beau-père avait été champion de France avec « Jo » Carabignac avec Moissac en 1956. Ce fut ma deuxième famille et je me rappelle cette photo des champions moissagais que je voyais quand j'allais chez elle.

Est-ce que vous vous accomplissez dans ce que vous faites aujourd'hui ?

On apprend toujours des différents engagements que l'on a, mais y a toujours en moi cette réserve, cette timidité. Par moments je devrais être plus directif. L'engouement, il y est. J'ai un énorme respect du rôle des uns et des autres, de la hiérarchie. Il y a cette confiance en moi qui me manque parfois, qui m'amène à avoir trop de retenu pour dire les choses. C'est un mauvais côté que j'ai, je le connais.

Vous n'avez pas envie de le briser ?

Je place le respect et la loyauté plus haut. Je me suis fait à l'idée que mon rôle était d'apporter de l'humain, de mettre de l'humain. Des spécialistes dans différents domaines il y en a. Dans le staff du SUA, Mathieu Blin pilote le sportif, moi je pilote le côté extra-sportif. Je suis plus généraliste avec les joueurs, tout en restant poil à gratter pour le staff. J'essaie d'être le lien. Le lien avec l'extérieur, avec toutes les composantes du club, entre les différentes équipes, auprès des jeunes qu'il faut amener vers le haut niveau : un gros travail a été réalisé dans ce domaine depuis 4 ans, dans la continuité de ce qui avait été fait. Ce côté humain est tout aussi important et demande beaucoup d'attention.

Des supporters qu'on croise aimeraient vous voir affirmer davantage votre position au sein du club, affirmer votre leadership.

Vu de l'extérieur, le sportif prend beaucoup de place, médiatiquement, c'est normal. La discrétion, je le répète,

c'est aussi ma façon de vivre, donc de faire les choses. Cela ne me gêne pas. Il y a des rôles définis dans le club, on les respecte. L'environnement du joueur, hors du terrain, c'est ma partie. Je fais beaucoup d'informel mais, je peux vous le dire, je vais évoluer vers davantage de formel cette saison.

Votre double activité, avec les fonctions que vous avez conservées au sein de Sella communication, interpelle parfois, vous le comprenez ?

Je peux surtout l'expliquer. Je ne pouvais pas abandonner Sella communication, ce que nous avons bâti avec Jean-Claude Bonetti depuis 20 ans. Toutes les décisions sont prises à deux, je ne pouvais pas abandonner cela, c'est aussi une question de fidélité et de loyauté, qui va bien au-delà de l'économie. C'est aussi pour cela qu'être complètement dans le sportif, au niveau du club, ce n'était pas raisonnable, cela demande une disponibilité à 100 % toute l'année, que je n'ai pas, parce que je continue à faire des conférences et d'autres actions. Il n'empêche, il y avait la proposition du club et la volonté d'être là, très souvent, à Armandie. L'un dans l'autre, ce que je fais aujourd'hui, c'est Agen, tout simplement, il n'y a pas de mots pour le dire.

« Il y a cette confiance en moi, qui me manque parfois, je le sais. »

« J'ai la fierté d'avoir proposé un jeu différent dans ma seconde partie de carrière »

« Il vaut mieux être aimé que détesté, apporter du bonheur aux autres...»